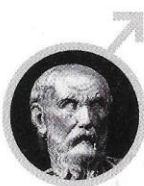


Splendeurs et misères de la vie conjugale

Passage obligé et nécessaire, voire union sacrée, pour les uns, carcan étouffant et abject pour les autres, le couple divise les grands penseurs, qui, pour leur compte, ont souvent préféré le solo au duo... PAR MARTIN DURU



Diogène (v. 412-v. 324 av. J.-C.)

La communauté des femmes et des enfants

La journée, à Athènes, il raille ses semblables avec un franc-parler dévastateur, urine et se masturbe sans vergogne aux yeux de tous. La nuit, il dort dans une vaste amphore... Seul? Évidemment. Principale figure du cynisme antique, Diogène subvertit les valeurs et les conventions de la Cité et entend vivre conformément à la nature, à l'image des animaux qu'il admire. Sa quête farouche d'indépendance l'amène à répudier tout attachement familial et à déboulonner le mariage – dans l'Antiquité, celui-ci correspond à un contrat privé entre deux familles –, institution basement humaine, culturelle: « Il louait les gens qui, sur le point de se marier, ne se mariaient point » (Diogène Laërce, *Vies et Doctrines des philosophes illustres*). Démystifiée, l'union conjugale ne se définit plus que par l'« accouplement d'un homme qui a séduit une femme avec la femme séduite ». Dans sa sulfureuse *République*, ouvrage perdu mais dont on connaît les grandes lignes, Diogène va jusqu'au bout de sa logique en prônant la liberté sexuelle totale, la communauté des femmes et des enfants, et même l'inceste... Toujours au nom de la nature, qui a horreur du couple.



Les stoïciens

Le devoir de fidélité

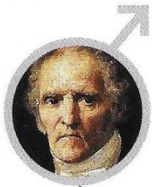
Comme le remarque Michel Foucault dans *Le Souci de soi* (1984), troisième volume de son *Histoire de la sexualité*, on trouve chez les stoïciens une thèse exactement inverse à celle de Diogène: le mariage est une chose à la fois naturelle et rationnelle. Selon Musonius Rufus (I^{er} siècle de notre ère), auteur de quatre discours sur la question, la conjugalité permet de développer entre les époux des liens de sollicitude réciproque – une concorde intime bienfaisante pour la Cité. Élève de Rufus, Épictète (v. 50- v. 125-130) range lui aussi le mariage parmi les « convenables » ou les « devoirs », c'est-à-dire les actions appropriées à la nature humaine. « L'homme est né pour la fidélité », soutient-il dans les *Entretiens*, et il se prête à une critique virulente de l'adultère en tant qu'il détruit « les relations de voisinage, l'amitié », bref sape les fondements de la communauté. Pour l'anecdote, Épictète lui-même n'aura pas rempli son devoir (conjugal): il ne s'est jamais marié.



Saint Augustin (354-430)

Le pacte sacré du mariage

Le Père de l'Église fixe le credo du mariage chrétien, qui sera officiellement reconnu comme un sacrement lors du quatrième concile du Latran (1215). Dans son opuscule *Le Bien du mariage* (*De bono conjugali*), il rappelle que l'« alliance » de l'homme et de la femme a été voulue par Dieu, comme cadre naturel de la propagation du genre humain. La procréation légitime le « commerce charnel »: « Le lien conjugal transforme en bien le mal de la concupiscence. » Mais l'essentiel est peut-être ailleurs: la vie à deux est porteuse d'un sens spirituel, en tant que source d'« amour et de tendresse » – le pacte est « sacré », inviolable, si bien que l'homme uni à une femme stérile n'a pas le droit de la quitter. Cela étant, saint Augustin définit l'échelle des priorités: la continence, la virginité sont toujours préférables au mariage. Il cite la Première Épître aux Corinthiens de saint Paul: « Celui qui n'a pas d'épouse pense aux choses du Seigneur et aux moyens de lui plaire. » Pour ne vivre vraiment qu'avec Lui et ériger la « Cité de Dieu », rien de tel que de rester seul(e).



Charles Fourier (1772-1837)

Méli-mélo de l'omnigamie

« J'observe que l'état conjugal, base de notre système social, est la plus petite combinaison possible » (*Le Nouveau Monde industriel et sociétaire*). Associé au « socialisme utopique », Fourier pourfend la société bourgeoise et capitaliste, et imagine un nouveau monde, l'« Harmonie », destiné à la remplacer. En matière de relations amoureuses, « la règle à suivre en Harmonie est d'éviter les systèmes exclusifs qui sont un vice radical de la Civilisation » (*Le Nouveau Monde amoureux*). Haro, donc, sur le couple et toute forme durable de possessivité. Le plaisir étant érigé en principe suprême, tout devient possible pour les Harmoniens, qui varient à loisir les configurations : relations à deux, trois, plus encore ; polygamie, polyandrie et même « omnigamie », à savoir la pratique festive de l'orgie, laquelle renvoie à un « besoin naturel » du genre humain. Chaque homme appartient à chaque femme, et réciproquement : l'idéal fouriériste de la « philanthropie amoureuse » achève de faire de l'Harmonie un lieu d'incensantes et d'innovantes bacchantales – un joyeux bordel, un sanctuaire du poly-amour décomplexé.



Arthur Schopenhauer (1788-1860)

Un désir nommé polygamie

Romantiques s'abstenir. Pour le philosophe allemand, l'amour est un leurre, une ruse de l'espèce : l'attraction irrésistible pour une personne « s'enracine dans la seule pulsion sexuelle » et son ressort caché n'est autre que la volonté de se reproduire (« Métaphysique de l'amour sexuel », *Le Monde comme volonté et comme représentation*). Le poupon, objectif inconscient de la séduction ! Quant au mariage, il est une aberration pour l'homme, naturellement volage, et même un scandale car il confère des « droits exagérés » à cet « être subordonné » qu'est la femme – on aura remarqué la légendaire, et pathologique, misogynie de Schopenhauer. Pas étonnant, dès lors, qu'il se livre à un vibrant plaidoyer en faveur de la polygamie, « véritable bienfait », y compris pour « les femmes dans leur ensemble » (« Sur les femmes », *Parerga & Paralipomena*). Dans un système polygame, argumente-t-il, « chaque femme trouve quelqu'un pour la prendre en charge », et les hommes n'ont plus besoin de fréquenter les prostituées, ces « effrayantes victimes de la monogamie cruellement sacrifiées sur l'autel du mariage ». La polygamie au secours de la gent féminine en détresse : le propos laisse songeur...



Simone de Beauvoir (1908-1986)

Le pari de l'amour libre

C'est l'histoire d'un couple mythique, et d'une distinction qui ne l'est pas moins : avec Jean-Paul Sartre, elle s'est liée d'un « amour nécessaire », néanmoins ouvert aux « amours continentes ». Ou comment s'engager sans renoncer à sa liberté, au terme d'un pacte de transparence : « Non seulement aucun des deux ne mentirait jamais à l'autre, mais il ne lui dissimulerait rien » (*La Force de l'âge*). Quitte à souffrir des liaisons périphériques, parfois frustrantes, l'enjeu est de s'arracher au modèle conjugal traditionnel, corset sentimental trop étroit qui livre à la grisaille du quotidien. Dans *Le Deuxième Sexe*, Beauvoir décrit la morne vie des *desperate housewives* des Trente Glorieuses et envisage le mariage comme une « oppression », une mutilation ontologique : « La femme [mariée] ne trouve sa dignité qu'en acceptant sa vassalité. » D'où l'appel à un « couple équilibré », où « les liens seraient fondés sur la reconnaissance de deux libertés ». Attachement pérenne à une personne et souci d'indépendance, qu'elle soit matérielle ou sensuelle : cette quête d'équilibre, qu'elle a incarnée, anime plus que jamais le contemporain.



Stanley Cavell (1927-)

L'aventure du « remariage »

Sur le grand écran aussi, les couples se déchirent et se rabibochent. Dans son livre *À la recherche du bonheur*, le philosophe américain Stanley Cavell analyse sept films hollywoodiens des années 1930-1940, emblématiques selon lui d'un genre spécifique : « la comédie du remariage ». Le pitch ? Deux êtres qui se sont brouillés, voire séparés, finissent par se remettre ensemble... Pour que ce miracle se produise, il faut que les amants acceptent de se transformer spirituellement, qu'ils se perfectionnent moralement en s'éduquant l'un à l'autre. Le pardon d'une faute passée peut y aider. Surtout, le sens de l'union doit être réaffirmé et même transfiguré : « Il ne s'agit pas de recommencer à zéro, mais de commencer à nouveau, de retrouver le fil et de le ressaisir. » Alors le mariage apparaît comme un « roman d'amour », une « aventure » où rien n'est jamais acquis d'avance ; la vie de couple suppose un perpétuel réenchancement de savoir saisir ces petites différences qui magnifient et refondent la répétition du même. Pour sceller et célébrer la reviviscence du lien, un simple fou rire, inopiné et partagé, suffit parfois. Au cinéma ou ailleurs.
[Signalons la traduction récente d'un autre ouvrage de Stanley Cavell consacré cette fois au genre du mélodrame : *La Protestation des larmes* (Capricci, 2012).]

DOSSIER VIVRE À DEUX ?

D

PAR
MICHEL
ELTCHANINOFF

Dans un très vieux livre – la Genèse –, il est écrit qu'« *il n'est pas bon que l'homme soit seul* ». Mais pourquoi, au fait ? Pas uniquement pour assurer la transmission de l'espèce : la plupart des animaux ne vivent pas en couple, sans pour autant mettre celle-ci en danger. Pas seulement pour éviter les désordres sociaux en interdisant l'adultère : lorsque les relations sont consenties, nulle violence n'est à craindre. Pas non plus, à première vue, pour des raisons éthiques : les trahisons, les violences, les mensonges conjugaux sont souvent moins mauvais qu'une liberté sexuelle assumée. Pourquoi, alors, le couple – qu'il soit érotique ou platonique, temporaire ou durable, hétérosexuel ou homosexuel, dans le mariage ou en dehors – représente-t-il toujours la norme ?

L'injonction biblique, étrangement, reste actuelle. Nous avons tout mis sens dessus dessous dans le domaine des mœurs : nous revendiquons le droit au plaisir, divorçons sans trop de problèmes, avons des enfants quand nous le voulons, vivons en union libre, recomposons les familles, sommes devenus tolérants envers ceux qui n'ont pas la même sexualité que la nôtre. Nous avons tout changé sauf ce schéma mental ou cette habitude qui nous oriente spontanément vers le couple. Plus nous obtenons les moyens d'adopter un mode de vie différent, plus le chiffre deux s'impose. Les personnes seules cherchent, et souvent trouvent, l'âme sœur : il n'y a plus d'âge pour se remarier. Les célibataires endurcis sont rares. Les rêves communautaires des années 1960 font sourire. On se plaît à raconter les conflits ménagers et sexuels qui y voyaient fatalement le jour. Les histoires d'amour à trois se terminent mal, en général : rupture de l'union, d'ailleurs platonique, entre Lou Andreas-Salomé, Nietzsche et Paul Rée ; suicide de Maïakovski, qui partageait Lili Brik avec son mari Ossip ; départ de Gala, coincée entre Max Ernst et Paul Éluard, pour un troisième, Dalí. Beaucoup d'homosexuels, qui symbolisent pourtant aux yeux des hétérosexuels l'authentique liberté sexuelle, attendent désormais une loi française sur le mariage et l'adoption pour se ranger sous la bannière du chiffre magique.

Dans le même temps, que ceux qui ne se sont jamais demandé quelle mouche les avait piqués le jour où ils se sont mis en ménage me jettent la première pierre. Pourquoi n'aurais-je pas le droit de me promener de temps en temps avec d'autres partenaires ? Pourquoi ai-je, parfois, le sentiment de ne pas

avoir choisi la bonne personne ? Mais que faire ? L'adultère, c'est laid et compliqué. L'amour libre, c'est invivable, ou pour le moins très difficile. Reste la séparation, souvent douloureuse, mais qui ne change pas fondamentalement le problème : on s'apprête de toute manière à vivre avec quelqu'un d'autre. Nous souffrons dans notre bocal, mais nous ne sommes pas prêts à risquer le grand saut vers autre chose que le couple. La question, donc, ne s'est jamais posée avec tant d'acuité : sommes-nous vraiment faits pour vivre à deux ?

Le théorème de la moitié

Spontanément, beaucoup d'entre nous répondraient à la manière du dramaturge grec Aristophane. Le mythe que Platon place dans sa bouche, dans *Le Banquet*, stipule en effet que chacun cherche sa moitié. À l'origine, les êtres humains formaient chacun une boule compacte avec quatre mains, quatre pieds, deux visages, deux sexes, etc. Mais Zeus, pour les affaiblir, les coupa en deux, puis il fit correspondre les organes sexuelles des deux genres afin qu'ils puissent s'accoupler. Tout le problème, du coup, est de ne pas se tromper de complément : « *Chaque fois [...] que le hasard met sur le chemin de chacun la partie qui est la moitié de lui-même, tout être humain [...] est alors frappé par un extraordinaire sentiment d'affection, d'apparement et d'amour ; l'un et l'autre refusent, pour ainsi dire, d'être séparés, ne fût-ce que pour un peu de temps.* » Cette image, qui a l'avantage de laisser la porte ouverte au repentir (« *Désolé(e), je me suis trompé(e) de moitié* »), affirme la complétude essentielle de l'amour à deux. S'attacher à un seul être, c'est miser sur autre chose que la rencontre plaisante. C'est (se) promettre, sur la base d'un mythe qui sert de ciment idéologique, toute une série de réalisations affectives et éthiques : refus de l'égoïsme et soin de l'autre comme partie de soi, fidélité, pari sur l'approfondissement du plaisir d'être à deux plutôt que sur le goût de la diversité, construction d'un socle inébranlable pour une famille future. Être deux pour faire un, puis trois (ou plus), telle est l'architecture de l'amour fusionnel.

Les monades solitaires

Mais nous ne croyons plus aux mythes. Qui imagine encore, à l'époque du contrat révocable, que la rencontre soit un destin ? Nous savons, au fond de nous, que notre union est le fruit du hasard, d'un engouement momentané, ou encore d'un



“ Nous souffrons dans notre bocal, mais nous ne sommes pas prêts à risquer le grand saut vers autre chose que le couple

déterminisme culturel, mais certainement pas d'une belle histoire écrite par les dieux. Aujourd'hui, nous sommes d'abord des monades. Toute l'histoire de la modernité nous a appris à d'abord nous considérer comme des individus. La société de consommation nous parle en tant qu'atomes, et non plus comme membres indifférenciés d'une classe. Quant à notre vie affective, même si le couple demeure le modèle dominant, l'esseulement progresse. Si nous magnifions tant la vie à deux, c'est que nous passons notre vie à essayer d'oublier notre solitude essentielle; nous naissons et mourrons seuls. Changeons de cadre: la vie à deux ne serait en réalité qu'une béquille provisoire.

Pourquoi alors ne pas apprendre d'ores et déjà à vivre seul? C'est ce qu'entreprend Jean-Jacques Rousseau, rejeté de tous et réussissant à exalter son sort dans les *Rêveries du promeneur solitaire*: « Quand ensuite les hommes m'ont réduit à vivre seul, j'ai trouvé qu'en me séquestrant pour me rendre misérable, ils avaient plus fait pour mon bonheur que je n'avais su faire moi-même. » La solitude assure du calme pour réfléchir et vagabonder, de la disponibilité pour toutes les rencontres. Méthode Coué? Pas seulement. Elle entraîne la sérénité et la liberté. Les sages l'ont toujours recherchée pour cette raison: penseurs antiques, moines anachorètes (moine vient de *monos*, l'« unité »), écrivains romantiques ont héroïquement assumé la déréliction et l'ont utilisée pour découvrir ce que la vie à plusieurs ne permet pas d'atteindre: la paix, l'autonomie, la patiente spéculation, la licence d'aller et venir. Comme l'affirme le stoïcien Épictète dans ses *Entretiens*, « il faut avoir aussi la faculté de se suffire à soi-même et de pouvoir être seul avec soi-même. [...] Nous devons pouvoir nous entretenir avec nous-mêmes, pouvoir nous passer des autres sans manquer d'occupations, réfléchir [...] à nos rapports avec le reste du

DOSSIER VIVRE À DEUX ?

monde, examiner ce qu'était auparavant notre attitude par rapport aux événements et ce qu'elle est maintenant, quelles sont les choses qui nous accablent encore et les moyens d'y remédier ou de les supprimer ».

Rien ne nous empêche d'alterner vie à deux et parenthèses de solitude, indispensables en période de frénésie et d'accélération. On peut aussi essayer le célibat, à condition de combattre les tentations d'attachement. Mais le risque est grand de tomber dans une routine séduction-séparation qui peut devenir aussi ennuyeuse et plus déprimante que la vie de couple. Du coup, la question reste intacte : sommes-nous faits pour vivre à deux, ou bien pour exister dans une solitude rompue par des aventures et des engagements temporaires ?

Éloge du décentrement

Prenons la question sous un autre angle : que donne la mise en paire ? Alain Badiou, dans son *Éloge de l'amour* (Flammarion, 2009), répond que la fidélité à autrui dans l'amour à deux n'obéit à aucun mythe de l'unité retrouvée. Au contraire, et c'est ce qui la rend si précieuse. Toute contingente soit-elle,

“ Rêver à l'union parfaite, au retour à l'Un, c'est être sous l'emprise d'une métaphysique orgueilleuse et dominatrice

elle ne constitue rien de moins qu'une « construction de la vérité ». Si l'amour fusion risque de glisser vers un égoïsme au carré, retranché derrière la clôture infranchissable des plaisirs et des violences de l'espace privé, l'amour à deux peut nous offrir une nouvelle manière de voir le monde extérieur, « à partir de la différence et non plus de l'identité ». Assis côte à côte, et non l'un en face de l'autre, à la terrasse d'un café, on échappe au point de vue de l'Un. On s'élève au contraire vers une vision différenciée des mêmes phénomènes. L'amour propose finalement de « construire un monde d'un point de vue décentré au regard de ma simple pulsion de survie ou de mon intérêt bien compris ». Je dois partager et négocier mon point de vue sur ce qui est. « L'amour, ça traite d'abord un Deux », conclut le philosophe. Il faut préserver cette altérité dans la durée et ne jamais rêver à l'union parfaite, qui serait un retour à l'Un, symbole d'une métaphysique orgueilleuse et dominatrice. L'amour à deux « invente une façon différente de durer dans la vie ». Soulignons toutefois que Badiou ne

défend pas le mariage traditionnel – ce serait un comble pour ce penseur communiste – mais propose de demeurer fidèle à chaque amour, même si les passions se chevauchent. Dans un piquant éloge des fidélités multiples, il affirme ainsi : « Du point de vue de celles que j'ai aimées, ce fut et c'est réellement pour toujours. »

Seule la perception à deux me permet d'appréhender le monde. Comme l'écrit le philosophe Gaston Bachelard en pensant à sa femme défunte : « Il faut être deux – ou, du moins, hélas ! il faut avoir été deux – pour comprendre un ciel bleu, pour nommer une aurore ! Les choses infinies comme le ciel, la lumière, la forêt ne trouvent leur nom que dans un cœur aimant. » Le partage et le dialogue sont au fondement de l'existence des choses extérieures. Le partenaire que j'aime et côtoie quotidiennement me confirme ou m'infirme dans ce que je perçois, me corrige, m'aide à mieux comprendre.

Du Tu au Je

Dans cette perspective, je demeure moi-même de manière inaltérable. En revanche, j'affronte et accueille l'altérité de l'amant(e). La phrase de Bachelard est extraite de sa préface à l'ouvrage du philosophe autrichien (puis israélien) Martin Buber, *Je et Tu* [1923 ; il vient d'être réédité chez Aubier, lire Philosophie magazine n° 60, p. 84]. Promouvant une pensée dialogique qui évite soigneusement tout fantasme d'unité, Buber montre que « l'homme devient un Je au contact du Tu ». Même dans la solitude, la présence du Tu – mère, père, ami(e), amant(e) – qui m'a aimé en me nommant peut se faire sentir. Sinon, c'est le désespoir. Devenant Je, l'individu peut alors se rapporter au Cela du monde, continue Buber. « Mais s'il ne vit qu'avec le Cela, il n'est pas pleinement un homme. » Ainsi, si la vie en couple évolue et peut, aujourd'hui, se régénérer en refusant les violences et les mensonges qui l'ont trop souvent entourée, elle ne le fera que si « deux êtres humains se révèlent le Tu l'un à l'autre ». Les sentiments, qui, d'après Buber, sont finalement presque accessoires par rapport à la prééminence du Tu, ne naissent et ne durent en effet qu'à partir de la reconnaissance éthique de l'altérité et de la volonté d'entrecroiser son existence avec un être qui n'est pas moi.

Le fondement du vivre à deux n'est pas uniquement affaire de conformisme ni de jalousie. Au contraire, le couple, dont les sentiments demeurent toujours fragiles, exprime une relation éthique à la fois universelle – puisqu'elle fait dépendre ma personne de l'amour d'un être extérieur – et particulière : je choisis de vivre avec cet Autre-ci, que je ne saurais absorber – tout contre cette différence. Respecter cette distance sans rompre le lien, être à la fois libre et solidaire, voilà finalement l'enjeu.